Le Père, le Fils et le Saint-Esprit 1890





LE PÈRE
LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT

SERMON

prononcé au temple national de la Chaux-de-Fonds,
le Dimanche 19 Juin 1870,

PAR M. LE PASTEUR

ATHANASE COQUEREL

SE VEND AU PROFIT DES PAUVRES DE LA CHAUX-DE-FONDS.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, lib.-édit.
rue de Seine, 33.

GENÈVE
A. CHERBULIEZ, lib.-éditeur,
Grand'rue, 2

— 1870 —



LE PÈRE
LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT

SERMON

prononcé au temple national de la Chaux-de-Fonds,
le Dimanche 19 Juin 1870,

PAR M. LE PASTEUR

ATHANASE COQUEREL

SE VEND AU PROFIT DES PAUVRES DE LA CHAUX-DE-FONDS.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, lib.-édit.
rue de Seine, 33.

GENÈVE
A. CHERBULIEZ, lib.-éditeur,
Grand'rue, 2.

— 1870 —

A MON AMI

FERDINAND BUISSON.

Lucerne, 24 juin 1870.

ATH. COQUEREL FILS.

ALLEZ INSTRUIRE TOUTES LES NATIONS, ET BAPTISEZ-LES AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT.

Math. XXVIII, 19.

MES FRÈRES,

Ce résumé des derniers ordres laissés par Jésus-Christ à ses disciples a un caractère remarquable de grandeur, de simplicité et de nouveauté.

Toutes les nations : voilà l'universalisme chrétien fondé. Jusqu'alors la vérité religieuse avait été un monopole, le privilége exclusif d'un peuple. Dès ce moment, « le champ, c'est le monde, » le peuple de Dieu c'est le genre humain, l'enfant de Dieu c'est tout homme !

Instruisez : voilà le sacerdoce antique remplacé par l'apostolat, l'enseignement. Le prêtre servait d'intermédiaire entre des Dieux redoutés et la multitude qui tremblait devant eux, se chargeant tour à tour de représenter les hommes auprès de Dieu et Dieu auprès des hommes. Dès ce moment, « Jésus nous a tous faits sacrificateurs de Dieu son père ; » quiconque enseigne exerce un sacerdoce véritable, jusqu'à l'humble mère qui apprend à lire à son enfant.

Enfin, dans cette même parole est institué le baptême, simple acte d'initiation, d'adhésion au christianisme, par une ablution qui représente la purification morale et religieuse. Chaque nouveau chrétien était consacré ainsi à tout ce que la religion a de plus nécessaire, de plus vivant, de plus élevé.

Je n'ignore pas que cette formule de consécration *au Père, au Fils et au Saint-Esprit* n'était pas toujours employée. En ces premiers temps de ferveur on tenait peu aux mots. Rien n'était pris à la lettre. Les apôtres et leurs premiers disciples ont baptisé souvent au seul nom de Jésus, qui suffisait pour eux à résumer tous ses enseignements.

Je n'ignore pas non plus que cette même formule est entendue de nos jours en bien des sens différents. Vous n'attendez pas de moi sans doute et vous n'exigez pas que je l'interprète conformément au dogme trinitaire. Vous ne vous attendez pas à ce que j'affirme ici qu'il y a trois personnes en Dieu, coéternelles, consubstantielles, absolument égales, sans qu'il y ait entre elles antériorité ni primauté et que ces trois personnes ne sont point trois Dieux, mais un seul Dieu. Ce dogme, qui n'existait point dans le christianisme du Ier siècle, je ne puis l'enseigner, parce qu'il est faux. Je crois au Père, au Fils, au Saint-Esprit, mais je ne crois nullement à la Trinité. Gardez-vous de penser que l'une de ces formules soit équivalente à l'autre ou qu'elles diffèrent peu.

On me montrait hier quelques-uns de ces objets travaillés par la main de l'homme qu'on a retirés après plusieurs siècles du fond de votre lac. La plupart étaient couverts de la rouille accumulée par les âges. Mais d'autres, qu'on avait polis à nouveau et dégagés de tout ce qui les souillait, avaient retrouvé la pureté de leur forme et leur ancien éclat. Il me souvient aussi d'avoir vu avec étonnement dans un musée une ancre qui, pour avoir séjourné au fond de la mer pendant quelques années, en avait été retirée toute défor-

mée par l'oxydation qui la rongeait et couverte d'incrustations bizarres où adhéraient des polypes et des madrépores. Elle en était si défigurée qu'il eût fallu un long travail pour lui rendre sa forme et sa couleur premières. — Il en est de même pour mainte parole du Christ qui nous arrive altérée, surchargée par les idées fausses et les superstitions de dix-huit siècles. Pour les saisir dans leur signification primitive, ces admirables pensées de Jésus, il faut commencer par déchirer l'enveloppe légendaire qui nous les cache, il faut les chercher, les retrouver et pour ainsi dire les découvrir à nouveau sous la couche souvent épaisse des préjugés dogmatiques qui, en s'y déposant, les ont peu à peu dénaturées.

C'est ce travail qu'exige en particulier la célèbre formule que nous venons de lire. La première condition à remplir pour lui rendre sa beauté native, c'est de bannir de votre esprit tout l'appareil scolastique du dogmatisme trinitaire. Ce qui restera, c'est un sommaire excellent, simple et pratique du christianisme tel que Jésus l'a voulu.

Avant d'entrer en matière, il est une préoccupation d'importance médiocre sans doute, mais qui pourrait, si je ne l'écartais dès le début, nous distraire de ces graves pensées (1). C'est la première fois après vingt-

(1) Pour la clarté de ce passage, il faut apprendre aux lecteurs une particularité que sans doute ils ne devineraient pas. Les temples dans le canton de Neuchâtel appartiennent aux Municipalités ou aux Communes. En revanche, le clergé prétend, — sans avoir aucunement jusqu'à ce jour établi ses droits — qu'il est seul autorisé à *disposer de la chaire* — en prenant cette expression non pas dans le sens qu'on lui connaît généralement, c'est-à-dire avoir le droit de faire prêcher à sa place un ecclésiastique étranger ; mais en ce sens plus grossier que même dans un temple mis par la Municipalité à la disposition des chrétiens libéraux par exemple, il sera interdit de toucher à la chaire

sept ans de ministère que je célèbre notre culte dans un Temple chrétien à côté d'une chaire où il ne convient pas que je monte. Peut-être dois-je à mon ministère et vous dois-je à vous-mêmes d'expliquer en deux mots dans quel sens j'interprète et j'accepte cette situation qui serait partout insolite et qui fait un contraste étrange avec les glorieuses libertés de votre patrie. Je connais deux principes différents, au nom desquels on peut « instruire les nations : » le premier, c'est la vérité, non sans doute absolue, mais se révélant par degrés à ceux qui la cherchent d'un cœur pur ; le second, c'est l'infaillibilité. Je suppose que cette chaire vide en ce moment est réservée à une doctrine qui se proclame elle-même infaillible, et dès lors je ne voudrais pas y monter. Je préfère de beaucoup celle d'où je vous parle, convaincu que, puisqu'elle est la plus libre, elle est aussi la plus digne et la plus solide.

I.

Le Père, c'est-à-dire, sous le nom touchant que lui donne l'Évangile, l'Être infini, l'Être absolu, le Dieu suprême et unique. Ici la religion se présente à nous dans ce qu'elle a d'absolu, dans son essence même. Qu'est-ce en effet que la religion, et une religion quel-

en tant que meuble, à la chaire objet matériel, sans l'aveu de l'autorité ecclésiastique. A la Chaux-de-Fonds, le Conseil municipal, — auprès duquel le Colloque a réclamé après une prédication de M. Cougnard faite en chaire, —a continué à accorder le temple aux libéraux, mais en réservant la question de la chaire jusqu'à plus ample informé. Cette question a d'autant moins d'intérêt que la séparation de l'Eglise et de l'Etat peut très prochainement intervenir et couper court à tout débat. En attendant, tous les pasteurs étrangers qui ont répondu à l'appel des protestants libéraux à la Chaux-de-Fonds et à Neuchâtel, ont dû parler dans une tribune installée au pied de la chaire officielle. (*Note de l'éditeur.*)

conque? C'est le rapport de l'homme avec l'infini, le mouvement conscient, voulu, par lequel l'homme s'élève au-dessus de lui-même et se rapproche de ce qu'il adore. Perdu et comme suspendu dans l'immensité de l'espace et de la durée, il se cherche un point d'appui, il a besoin tout à la fois d'un point de départ et d'un point d'arrivée, d'un but vers lequel tout gravite, d'un centre d'où émane toute chose. Il lui faut un idéal; ne trouvant rien dans ce monde qui le puisse satisfaire, il aspire naturellement à un monde supérieur où l'idéal habite, où soit réelle cette perfection qu'il ne peut ni trouver ici-bas ni cesser de poursuivre. Enfin, la logique de son esprit l'oblige à rechercher une cause unique et sage à laquelle il puisse tout rattacher. Il n'est pas de sa dignité de se croire le jouet du hasard, de forces aveugles et capricieuses; il se sent le droit d'espérer en une direction paternelle pleine de grandeur et de bonté; et c'est sa consolation, quand il souffre, de se dire que ses douleurs, inexplicables peut-être, peuvent contribuer à l'ennoblir en mettant sa volonté d'accord avec une volonté supérieure.

Il est vrai que le besoin religieux n'est pas le même dans toutes les âmes. Quelques-uns se croient athées, surtout de nos jours, parce qu'ils sont mécontents — souvent à juste titre — de ceux qui parlent au nom de Dieu, de ses ministres ou de ses prêtres. Las de lutter contre des influences cléricales sans cesse renaissantes sous une forme ou sous une autre, ils prennent le parti de nier Dieu lui-même et croient en le supprimant se délivrer de tous les abus ecclésiastiques. C'est une erreur, et l'on peut la rendre manifeste par l'exemple très-significatif de celle entre toutes les religions qui

aujourd'hui encore a le plus grand nombre d'adeptes. Chez les bouddhistes, beaucoup plus nombreux à eux seuls que les chrétiens réunis de toutes les Eglises, il est des sectes puissantes où Dieu semble perdu de vue. Les ancêtres, les images, les saints l'ont fait oublier et ont pris sa place. Or, le culte sans Dieu est peut-être entre tous celui qui entretient le plus de prêtres et de moines et leur permet d'exercer la plus funeste autorité.

D'ailleurs, il ne dépend de personne d'anéantir au fond des âmes le besoin religieux. Les athées, à vrai dire, engendrent les fanatiques et ces derniers à leur tour font surgir des athées. Les uns et les autres exagèrent une réaction légitime, une juste protestation, mais ils la faussent en l'exagérant. Toutes les fois qu'on froisse un des instincts profonds de la nature humaine, elle se révolte, elle affirme avec un surcroît d'énergie ce qu'on veut la contraindre à nier.

Pour nous, croyants, ce vide de l'univers sans Dieu nous fait horreur, et c'est avec une foi ardente que nous nous consacrons nous-mêmes à Dieu.

Mais, ce Dieu, quel est-il? Je ne me contente pas du Dieu des panthéistes, confondu avec l'ensemble des choses, et qui n'est qu'une résultante de toutes les forces, indifférent au bien, au mal, au faux et au vrai, sans âme, sans entrailles, sans amour. — Il me faut un Dieu qui soit quelqu'un, un Dieu personnel, ou, si ce mot de personne paraît trop humain, un Dieu qui soit une volonté, le « Dieu vivant et vrai. »

Je ne me contente pas du Dieu des déistes, absent de la création, étranger à son œuvre, oisif, qui, ayant fait le monde il y a quelques milliers d'années, le laisse

gouverner par des lois fatales. — Il me faut un Dieu présent, qui ne soit jamais loin de chacun de nous, ainsi que le dit l'Evangile, et que nous puissions « comme toucher de la main, » le Dieu « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, » le Dieu que Jésus annonçait lorsque entendant les pharisiens et les scribes dire qu'après avoir fait le monde en six jours Dieu se repose éternellement, il leur répondait : « Mon Père agit jusqu'à présent, » jusqu'en ce moment même où je vous parle.

Enfin, je ne me contente pas du Dieu des Israélites, qu'on glorifiait en disant de lui : Jéhovah est un feu dévorant, un Dieu de colère, l'Eternel des vengeances, et la seule présence de sa sainteté tue le pécheur. — Il me faut le Dieu des miséricordes, ce Père de l'enfant prodigue qui, du plus loin qu'il voit revenir à lui son fils repentant, sort à sa rencontre, le serre dans ses bras sans lui demander ni expiation ni sacrifice et remplit sa maison de chants et de danses, parce que son fils qui était perdu est retrouvé, parce qu'il était mort et qu'il est revenu à la vie. Ce Dieu-là s'appelle Charité, et c'est à lui que nous disons dans un sentiment profond d'adoration et d'amour : Père, nous nous donnons à toi : « au Roi des siècles, immortel, invisible, à Dieu seul sage, soit honneur et gloire aux siècles des siècles. »

II.

Mais ce Père, ce Dieu de charité, comment le connaissons-nous ?

Je ne sais s'il est une prétention plus vaine, plus

insensée que de faire table rase, de ne vouloir tenir aucun compte du passé, d'effacer d'un trait de plume l'œuvre des siècles écoulés et de dire : C'est à moi que commence le progrès, la recherche et la découverte de la vérité.

La religion, comme toute chose en ce monde, a une histoire. A vrai dire, il n'y a jamais eu sur la terre qu'une seule et même religion sous les formes les plus diverses et les plus contradictoires. Puisque la religion n'est autre chose qu'un mouvement — l'élan de l'homme vers l'infini, — on conçoit facilement que ce mouvement ait pu être souvent mal dirigé, ait abouti parfois aux plus déplorables égarements. Mais, au milieu même d'erreurs immorales, il y a toujours au fond de toute religion quelque chose de noble, l'aspiration vers un ordre supérieur, vers un être infini, quelque inexactement qu'on se le soit présenté. Or, il se trouve dans l'histoire de la religion ici-bas, comme il s'en trouve en général dans toute histoire, un point culminant, une doctrine, une vie, une personnalité qui donnèrent au progrès la plus puissante de toutes les impulsions.

Ce qu'a été par exemple un Phidias dans l'histoire de l'art, Jésus le fut dans l'histoire de la religion.

Par Jésus, la religion, au lieu de rester enfermée dans l'absolu, la religion trop vaguement entrevue, trop confusément professée jusqu'alors, a pris rang dans l'humanité. Il a trouvé le judaïsme se débattant contre un principe de mort qu'il portait en lui-même. C'était la contradiction longtemps inaperçue, mais qui devenait chaque jour plus évidente, de ses deux dogmes essentiels : Il y a un seul Dieu pour tous les hommes, — et un seul peuple pour ce Dieu. D'un mot le Christ

a fait tomber toutes les barrières qui divisaient la grande famille : du privilége de quelques-uns il a fait le droit de tous.

Au milieu des complications souvent les plus cruelles il a réalisé l'idéal humain. C'est à tort qu'on lui reproche quelquefois aujourd'hui de n'être pas l'idéal de l'artiste, du savant, du politique. Il a voulu être, il a été par excellence l'homme, l'homme religieux, l'homme en rapport avec l'infini, pouvant dire avec vérité : « Je ne suis jamais seul, le Père est avec moi. Ma nourriture, » c'est-à-dire ce dont je vis, ce qui renouvelle mes forces « c'est de faire la volonté de mon Père et de faire son œuvre. » Aussi a-t-on pu le comparer tantôt au miroir ardent qui concentre les rayons d'en-haut et enflamme ce qu'il éclaire, tantôt à l'image empreinte par le cachet qui, sans être de même substance que ce cachet, en reproduit exactement tous les traits.

On s'écrie parfois autour de nous que cette doctrine et cet exemple du Christ ont fait leur temps, ont donné ce qu'ils contenaient de sève et de vie et sont dépassés aujourd'hui. Il n'en est rien. La religion de Jésus est inépuisable comme les deux grandes vérités qui en font la base : la miséricorde de Dieu toujours prête à pardonner et à régénérer, — et le perfectionnement humain qui n'a d'autres limites que la perfection divine. On a dit souvent en notre temps que la religion est l'ennemie naturelle du progrès. Rien de plus insensé. Le progrès est la religion elle-même. La religion est le progrès saisi dans toute sa profondeur, compris dans toute sa portée. Jésus en a donné la loi quand il a dit : « Soyez parfaits comme votre Père qui est aux

cieux est parfait, » loi suprême qu'il est toujours possible à l'homme de mettre en pratique par des progrès continuels sans qu'il lui soit possible jamais, ni dans ce monde ni dans les mondes futurs, ni dans le temps ni dans l'éternité, de dépasser le but ou de l'atteindre. Le but, avons-nous dit, c'est le Père; le chemin qui mène à lui c'est le Fils.

Ici je lis sur vos traits une question : Croyez-vous, — me demandent du regard un grand nombre de mes auditeurs, — à la divinité de Jésus-Christ? — J'accepte la question; j'y veux répondre avec une franchise entière, et en deux mots. — Voici le premier :

Non, mille fois non, je ne crois pas à la divinité de Jésus-Christ, — si l'on entend par là qu'il soit égal au Père, engendré et non créé avant toute éternité, qu'il y ait plusieurs personnes en Dieu, qu'il en soit la seconde et que l'antique monothéisme des prophètes et des psaumes doive faire place à un dualisme ou à une Trinité quelconque.

Mais d'un autre côté je suis convaincu que Dieu a mis en chacun de nous quelque chose de lui-même, que la pensée de l'homme, comme il est dit au livre des proverbes, « est une lampe divine et sonde jusqu'aux choses les plus profondes. » Il est évident pour moi qu'en Jésus l'étincelle divine que nous avons tous reçue a resplendi d'un incomparable éclat. Il a vécu dans l'union la plus étroite avec le Père; il était aussi près de Dieu qu'il est possible de l'être sur la terre, aimant Dieu et lui ressemblant bien plus qu'aucun de nous et par conséquent bien plus divin que nous tous.

C'est pourquoi, après nous être consacrés au Père seul comme à notre Dieu, nous nous consacrons avec

enthousiasme, avec une ardente gratitude à Jésus comme à notre Sauveur et nous le reconnaissons suivant le langage d'une de nos antiques liturgies « pour notre maître, notre législateur et notre roi. » Nous aimons à répéter après Saint-Paul : « *Dieu a donné à Jésus un nom au-dessus de tout autre nom afin que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu son père.* »

III.

Est-ce tout? Est-ce assez? Beaucoup le pensent. La mention du Saint-Esprit, après les noms du Père et du Christ, leur semble une redite inutile et obscure. Ils se trompent. Le nom du Saint-Esprit est aussi nécessaire ici qu'une conclusion à un syllogisme. J'ai commencé par affirmer le Père; je l'ai expliqué et défini par les enseignements du Fils, il me reste à appliquer ce que j'ai appris du Père et du Fils à ma vie, à ma conduite, à mon caractère. Qu'importe, je vous prie, qu'il y ait un Dieu au ciel ou que Jésus ait vécu sur la terre pour ceux qui, admettant ou non ces vérités, n'en font aucun usage, n'en sont point touchés? De même que le Père est la religion absolue, de même que le Fils est la religion historique, le Saint-Esprit est cette même religion devenue pratique et individuelle, descendue et réalisée dans la conscience.

Que signifie en effet ce mot de Saint-Esprit, qui tient une grande place dans les pages du Nouveau-Testament et qui depuis est beaucoup plus rarement prononcé dans toutes les Eglises chrétiennes? Son sens primitif et essentiel est celui de *souffle* : le Saint-Es-

prit est le souffle de Dieu en nous, le souffle de Jésus, le souffle chrétien dans nos âmes et dans notre vie.

Je suis doué de raison. On m'apprend que Dieu est vérité, je demande aussitôt que son esprit, le souffle de la vérité pénètre et anime toute ma pensée. La religion de Jésus me répond : « Cherchez et vous trouverez, demandez et il vous sera donné, heurtez et il vous sera ouvert, » c'est-à-dire que dans tous les domaines que la pensée puisse sonder, elle a non-seulement le droit mais le devoir de tout étudier. L'univers lui est livré et le souffle de Dieu, l'esprit d'en haut la pousse, la provoque à tout embrasser, à tout conquérir.

Je suis doué d'imagination. On m'apprend que Dieu est la beauté suprême. Je demande aussitôt que le sentiment divin du beau et du grand m'anime et me pénètre tout entier. La religion de Jésus me répond : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu, » c'est-à-dire que si les souillures morales, les misères spirituelles ne faisaient obstacle entre Dieu et nous, la parfaite beauté, la poésie la plus sublime, se révélerait partout d'elle-même à notre âme ravie.

Je suis doué de conscience. On m'apprend que Dieu est sainteté, qu'il disait aux Juifs : *Soyez saints, parce que je suis saint*. Je demande aussitôt que l'esprit de de sainteté me pénètre et m'anime, soulève le fardeau de mes faiblesses et de mes iniquités, et m'inspire une énergie nouvelle qui me rende capable d'efforts et de triomphes inconnus, hélas! jusqu'à ce moment. La religion de Jésus me dit : « Chacun répond à Dieu pour soi-même », c'est-à-dire, m'élève au sentiment viril de ma responsabilité, qui fait la dignité de la vie humaine

et transforme un misérable pécheur justement honteux de lui-même en un ouvrier travaillant selon ses forces à l'édifice que Dieu construit, en un soldat des bonnes causes intrépidement dévoué au service de Celui qui ne peut être vaincu.

Je suis doué enfin d'un cœur fait pour aimer. On me rappelle que Dieu est amour. Je demande aussitôt que son esprit de charité me pénètre et m'anime, et la religion de Jésus me répond: Dévouez-vous. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même, c'est là le sommaire de la loi, »—c'est-à-dire que toute vertu, tout devoir, tout progrès se résume dans l'amour.

D'où vient, mes Frères, s'il en est ainsi, que le Saint-Esprit ait aujourd'hui si peu de part aux préoccupations habituelles des chrétiens et à leur langage religieux. Je crois voir de ce fait significatif deux causes. Il y a là un tort des membres de l'Eglise et un autre tort de ceux qui la dirigent.

Les fidèles au lieu d'entrer jusqu'au fond du sanctuaire s'attardent trop souvent dans les détails, les préliminaires de la religion, les dogmes, les rites, les questions qui concernent les formes ecclésiastiques ou le sacerdoce. Il semble qu'on redoute et qu'on évite le plus longtemps possible ce qui est le fonds et l'essentiel de la vie religieuse, ce qui tranforme et régénère; il semble qu'on ne veuille pas entendre la voix de l'esprit nous dire : Mon fils, donne-moi ton cœur! et qu'on soit plus disposé à s'occuper du monde pour l'éclairer ou de l'Eglise pour l'administrer, que de ses propres défauts pour s'en guérir. Voilà le tort peut-être le plus

général d'un grand nombre de personnes pieuses, des chrétiens qui veulent être gouvernés.

Et voici le tort de ceux qui les gouvernent. Ils se défient. Et de quoi ? D'eux-mêmes ? Des fidèles ? Sans doute, mais aussi de l'Esprit. Il est écrit : « l'esprit souffle où il veut et tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. » Il est écrit : « là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. » C'est ce qui les inquiète. Ils se demandent où l'on irait si l'on suivait hardiment les impulsions de l'esprit chrétien. Ils ne sont pas bien certains que leurs institutions, leurs habitudes ecclésiastiques, leurs cadres consacrés pussent y résister, il leur semble plus sûr de s'en tenir à ces dehors de la religion dont nous venons de parler, aux dogmes, aux rites, aux formes cléricales. — L'erreur est grave. Rien ne peut remplacer l'esprit. Je vous déclare que quels que soient les dogmes dont vous nourrissiez vos âmes, les rites qui vous paraissent les plus sacrés, l'autorité cléricale à laquelle il vous plaise de vous subordonner, tout cela, en dehors de l'esprit et sans lui, n'est rien ou moins que rien. « La chair ne sert de rien, la lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie. Quiconque, — écrivait l'apôtre, — n'a pas l'esprit de Christ, n'est pas à lui. »

Eh bien, il ne sera pas dit qu'aujourd'hui au moins, qu'en ce moment même vous échapperez à la vérité essentielle qui est le fond de toute religion, c'est-à-dire qui en est l'esprit. Et si le langage de l'Evangile paraît à quelques-uns trop abstrait, trop savant ou trop éloigné de nos habitudes journalières, il ne sera pas dit que la question ne vous aura pas été posée ici dans les termes les plus clairs et les plus pressants.

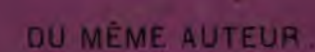
Vous tous, qui que vous soyez, présents dans ce temple, quels que soient d'ailleurs votre condition sociale, votre sexe, votre âge, vous tous membres de la grande famille humaine, il est facile de vous dire en deux mots ce que vous êtes, à quoi doit servir votre vie et pourquoi Dieu vous l'a donnée.

Vous devez vivre pour vous perfectionner vous-mêmes et pour rendre heureux les autres. Tout est là. Voilà le christianisme réduit à ses principes les plus caractéristiques; voilà les éternelles Tables de la Loi, telles qu'on les trouve écrites du doigt de Dieu quand on pénètre au fond du sanctuaire de toutes les religions: l'amour de Dieu qui consiste à se perfectionner à son image, et l'amour des hommes qui consiste à ne pas faire couler une larme qu'on pourrait empêcher de tomber, à répandre à pleines mains autour de soi le bonheur et la joie.

Sur ce fond intime de toute religion il n'y a pas de désaccord possible. C'est là ce que personne ne peut nier; les ministres de tous les cultes, les prêtres de toutes les théologies ne peuvent qu'en convenir. Voilà ce qu'exige de vous l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Jésus, le Saint-Esprit, voilà le sens de la vie présente, et c'est aussi celui de la vie à venir. D'éternité en éternité, en quelques mondes et sous quelques cieux que vous soyez transportés, vous ne ferez jamais que ces deux choses: Devenir moins imparfaits pour vous rapprocher de Dieu, et donner à ses enfants, vos frères, toutes les preuves possibles de votre amour.

Quand tout aura changé, la charité restera la même; et je ne puis demander à Dieu en finissant pour vous et pour moi aucun salut, aucune béatitude, aucun pro-

grès, aucun développement de sanctification et de vie qui ne soit renfermé dans cette sublime parole de l'Apôtre : *Nous serons transformés à la ressemblance de gloire en gloire par la puissance de ton Esprit.* — Amen !



DU MÊME AUTEUR.

AU DIEU UNIQUE. Sermon prêché au Hâvre, 1860. 50 c.

LA CONSCIENCE ET LA FOI. 1 vol. in-12, 1867. 2 fr. 50 c.

LES DEUX MÉTHODES: EXPANSION ET COMPRESSION. Sermon prêché en 1864 dans le Temple-Neuf, à Strasbourg. Brochure in-8°. 60 c.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES, en réponse à Mgr l'évêque d'Orléans. Broch. in-8°, 1868. 1 fr.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ. Discours d'ouverture des prédications libérales (5 avril 1868). Broch. in-8°. 50 c.

LES FORÇATS POUR LA FOI. Étude historique. 1 vol. in-12, 1866. 3 fr.

LA GUERRE. Discours prononcé au théâtre du Prince-Impérial, le 25 avril 1869. 75 c.

HISTOIRE DU CREDO, 1 vol. in-12, 1868. 2 fr. 50 c.

JEAN CALAS ET SA FAMILLE. Étude historique d'après les documents originaux. 1 vol. in-12, 1868. 5 fr.

POURQUOI LA FRANCE N'EST-ELLE PAS PROTESTANTE? brochure in-8°. 1 fr.

DES PREMIÈRES TRANSFORMATIONS HISTORIQUES DU CHRISTIANISME. 1 vol. in-12, 1860. 2 fr. 50 c.

PROFESSION DE FOI CHRÉTIENNE, 1864. 50 c.

LA SAINT-BARTHÉLEMY. Broch. in-8°, 1859. 75 c.

SERMON D'ADIEU, prêché dans l'Eglise de l'Oratoire, 1864. 50 c.

LA SOLIDARITÉ CHRÉTIENNE (pour la collecte en faveur des ouvriers sans travail de la Seine-Inférieure). Broch. in-12. 50 c.

LA SUISSE ET LA FRANCE. Appel en faveur des victimes de l'inondation en juin 1868. 1 fr.

VOLTAIRE. — LETTRES INÉDITES SUR LA TOLÉRANCE, publiées avec une Introduction et des notes. 1 vol. in-12, 1863. 3 fr. 50 c.

Imprimerie G. Guillaume fils, rue du Seyon, 14, à Neuchâtel.

